

DES LINGUISTES COMPLÈTEMENT À LA RUE

PAR SAMUEL PIQUET*

On reste fasciné par la façon dont certains intellectuels voient dans les néologismes les plus insignifiants le signe d'un immense progrès. Pour la linguiste Aurore Vincenti, dans une vidéo produite par France TV info et diffusée en boucle sur les réseaux sociaux, la création de mots comme « Askip » (contraction ébouriffante d'audace de « à ce qu'il paraît ») serait une grande richesse, tout comme l'ensemble des « mots du bitume », titre de son livre. Elle n'a pas tort. C'est une richesse quand on les choisit plutôt qu'on les subit, quand on est capable d'utiliser le langage de la rue mais aussi de changer de trottoir. Mais tous les Français savent-ils jouer à merveille avec les registres de langue ? Il y a fort à parier Queneau et on ne saurait trop leur conseiller de laisser béton le bitume.

Ce que la brillante linguiste semble ignorer, c'est que ces mots de la rue censés leur ouvrir un boulevard se transforment en impasse pour ceux qui n'en ont pas d'autres. Ces nouveaux mots devant lesquels elle s'extasie sont à la fois un leurre – elle l'explique elle-même : beaucoup d'entre eux sont voués à disparaître – et un marqueur social discriminant. Mais ce n'est pas grave du moment que les bourgeois se donnent le frisson, grâce au bitume, de ruer dans les brancards.

Après tout, qu'importe que, comme le soulignait le linguiste Alain Bentolila, 10 % de la population française ne maîtrise que de 400 à 500 mots ? Est-ce si grave de ne pas pouvoir exprimer ce qu'on ressent et d'avoir toujours à sa disposition les mêmes mots pour décrire le monde qui nous entoure ? A quoi bon enseigner l'art de la joute à des gens qui maîtrisent déjà celui de la baston ? Pourquoi vouloir à tout prix ouvrir de nouvelles perspectives à

ceux qui ont déjà les tours pour horizon ? L'important, en démocratie, c'est de garder l'ascendant sur les sans-dents.

C'est qu'ils sont pétris de bienveillance, ces nobles universitaires. Ils veulent tout simplement nous rassurer : la langue française est bien vivante, sautillante, même. Comme si le grand péril qui la menaçait actuellement était la sclérose. A l'heure où l'on déconseille l'utilisation du passé simple, où l'on cherche à bannir certains accords et à simplifier l'orthographe, et où même *le Club des Cinq* a été entièrement retraduit (trop difficile, *le Club des Cinq* !), ils prouvent qu'à défaut de transmettre les mots pour dire, ils ont toujours le mot pour rire.

Fort heureusement, en ce qui concerne l'Education nationale, les gens avisés savent depuis longtemps que l'enseigne ment. « *Vieille tartine de la culpabilité contemporaine, qui règne dans les milieux de la culture, au ministère de l'Education, dans les lycées et les collèges : on pense qu'il suffit de ne pas assumer son statut d'intellectuel pour respecter l'autre. On singe une égalité qui n'existe pas, ce qui permet de se passer de tenter de la réaliser* », écrivait déjà Pierre Jourde il y a quinze ans dans *la Littérature sans estomac*.

Il n'est pas interdit d'utiliser le langage du bitume. A condition de ne pas le considérer comme le ciment de notre langue. A condition qu'à l'instar des poètes décrits par Léo Ferré ceux qui les emploient les « *sortent dans la rue [...] pour prendre l'air* ». A condition qu'on ne laisse plus régner en maîtres sur l'école ceux qui confondent grande littérature et textos et qui prennent l'argot pour de l'art brut ; ceux pour qui Nerval n'est que l'anagramme de « verlan » et qui seraient prêts à donner notre langue au(x) tchat(s). A condition que la richesse du français ait toujours le dernier mot. ■

* Journaliste et ancien professeur de lettres, créateur de quamel.eklablog.com.

